

sa figure des signes de contentement. Il y avait dans ce tableau naïf et on eût dit champêtre un charme divin et je le contemplai longtemps avec joie. Ces trois êtres semblaient en si parfaite communion qu'il se dégagait de leurs corps les plus doux effluves de paix. Satisfait, il toucha leurs joues et leurs cheveux.

LUI

Enfants, je vous aime.

Elles reprirent leurs places autour de la table. Mon amie, qui avait incliné sa tête sur mon épaule, se redressa pour les accueillir. Elles parlèrent tout bas.

LUI

Je voulais donc vous dire, mon ami, selon

vosre désir secret, que notre vie, là-haut, où plutôt là-bas, est fort différente de la vie des hommes. D'abord les dieux sont en très petit nombre, deux ou trois mille, tout au plus, hommes et femmes. Je dis hommes et femmes parce que nous ne sommes que cela, avec des facultés supérieures. Elevez de plusieurs puissances le génie de vos génies, et vous avez la valeur de ceux d'entre nous qui dominant les autres. Les moindres sont encore des dieux, c'est-à-dire que leur sensibilité, leur intelligence, leur force, leur beauté atteignent un degré que vous pouvez difficilement imaginer. Vos arts, vos sciences, vos passions les plus nobles sont chez nous des instincts ; aussi nous n'y attachons que peu d'importance. La longueur de notre vie a fini par nous apprendre l'inutilité de tout ce qui n'est pas sensation pure et notre principale industrie est la cul-

ture de nos sens, qui sont en effet très développés. Nous nous adonnons avec une ingénuité divine à toutes les voluptés et il serait difficile à ceux d'entre nous qui n'ont point fréquenté les hommes, de comprendre le sens que vous avez donné aux mots luxure, gourmandise, paresse. Les jouissances de relativité nous sont au contraire inconnues et nous ignorons la vanité, le mensonge, l'envie ou la colère. Notre orgueil n'est que la conscience de la force que nous sentons vivre en nous-mêmes.

Nos femmes diffèrent peu des vôtres, c'est-à-dire qu'elles sont avec nous dans le même rapport que vos femmes sont avec vous. Nous ne les considérons pas comme inférieures, mais comme différentes, et cette différence fait notre commun bonheur. Ce sont d'admirable créatures de volupté, mais l'or-

gueil, qui leur est naturel, les rend égoïstes. Mon ami, même pour un dieu, surtout pour un dieu, peut-être, vos femmes égalent les nôtres. Elles savent s'oublier en amour, elles savent faire leur bonheur du bonheur qu'elles donnent. Si leurs sens sont moins délicats, leur chair moins parfumée, leur art de la volupté plus rudimentaire, leur cœur est plus sensible. Ah ! lire dans leurs yeux la reconnaissance du plaisir qu'elles ont donné !

Les trois jeunes femmes, qui avaient écouté attentivement, baissaient la tête en se souriant du coin de l'œil. Mon amie, cependant, osa parler.

ÉLISE

Mais nous sommes reconnaissantes aussi du plaisir que l'on nous a donné. La sensibilité n'est pas que dans notre cœur.

MOI

Des femmes semblent bien n'avoir d'autre plaisir que celui qu'elles donnent.

ÉLISE

Je ne crois pas cela.

LUI

Chère voluptueuse, c'est pourtant vrai.

ÉLISE

C'est vrai, puisque vous le dites, mais ces femmes ne sont pas de vraies femmes.

LUI

Ce sont des femmes différentes de vous, mon amie, voilà tout. Mais je pense comme vous : les vraies femmes donnent et reçoivent à la fois.

ÉLISE

A la bonne heure !

MOI

Divine amie, que je vous aime !

ÉLISE

Et moi, je vous déteste.

J'étendais les bras pour attirer à moi ces lèvres que je voulais, mais elle prit mes mains dans les siennes et les baisa passionnément.

LUI

Et vous enviez les dieux !

MOI

Je n'envie ni les dieux, ni aucun homme, et

je ne désire aucune autre femme, depuis que je connais Élise.

LUI

Ma venue sur terre, cette fois, aura du moins donné le bonheur à un être humain.

ÉLISE

Ou deux.

MOI

Quel rêve ! Ne nous réveillez pas !

LUI

Vous ne serez pas réveillé.

Les deux jeunes femmes me regardaient curieusement. Je crus même deviner dans leurs yeux je ne sais quelle pitié. Mon maître devina ma pensée.

LUI

Oui, mon ami, ce sont des Immortelles. Comme je suis venu, elles sont venues. Est-il plus étonnant de voir des déesses sur la terre que d'y voir un dieu ?

Je me tournai vers Élise, tout pâlisant d'émoi.

LUI

Elle aussi. Mais ne sois pas effrayé, car elle t'aime, et l'amour lui a donné un cœur tout pareil à ton cœur d'homme. Elle est devenue femme en se donnant à toi et elle ne te quittera jamais.

ÉLISE

Jamais. Jamais, tant que tu vivras, mon

mortel amant. Jamais, et ton souvenir participera de mon immortalité.

MOI

Je comprends maintenant le bonheur surhumain que j'ai trouvé dans tes bras, ô reine ! Mais cela est-il possible ? Les temps mythologiques sont-ils donc revenus ?

LUI

Tu le vois. Ils n'ont jamais été abolis, d'ailleurs, sinon dans vos croyances, sinon dans ce que vous croyez croire. Car le christianisme n'est-il pas, tout comme les religions qu'il a cru détruire, l'histoire des relations des dieux et des hommes ? La visite d'une colombe à la plus belle des juives, cela diffère-t-il tant de la visite du cygne à la voluptueuse Lédà ? L'esprit selon lequel vous considérez

ces divines anecdotes change selon les siècles, mais les anecdotes sont toujours les mêmes, parce que l'amour est toujours le même. Si vos prêtres m'entendaient, ils diraient que je blasphème, moi qui fus ce cygne, moi qui fus cette colombe. Mais quand ils disent que je fus le fils de la colombe, ils croient énoncer une grande vérité, et ils ont peut-être raison puisque cette fable a changé la couleur du ciel. Mais la couleur du ciel changera encore, et ils ne s'en apercevront pas.

Toute votre science jusqu'ici a été de donner des noms différents à des apparences différentes. Vous saurez peut-être un jour qu'il se passe toujours la même chose, c'est-à-dire rien, et, délaissant l'illisible roman de l'infini, vous vivrez votre propre vie. Elle en vaut la peine. Vous l'apprendrez un jour et vous serez bien étonnés d'avoir perdu tant et

tant de siècles à scruter en vain des phénomènes dont vous ne percevez que les reflets brisés dans une mer agitée par les tempêtes de votre imagination.

La vie des dieux, mon ami, diffère de la vôtre surtout en ceci qu'elle est pour eux sans finalité. Nos actes se suffisent à eux-mêmes et nous ne cherchons pas leur justification dans de proches ou lointaines conséquences. La misère de votre activité, c'est qu'elle prévoit le repos. Notre but est dans l'acte; votre but est dans les suites de l'acte. Mais comme le bonheur est dans l'acte, vous passez à côté et quand vous vous reposez, c'est dans la fatigue et dans l'ennui. Pour nous, vivre, c'est agir, et agir, c'est être heureux. Plutôt peut-être que des surhommes, nous sommes des animaux supérieurs : l'intuition nous sert d'instinct et si nous connaissons parfois le

regret, nous ignorons toujours le remords. La passion, qui peut nous égarer un instant, nous laisse satisfaits, dès que nous lui avons obéi, et même quand notre désir n'a pu se réaliser entièrement, quand notre curiosité a dû s'arrêter à moitié chemin. Il nous reste alors d'avoir exercé contre un obstacle nos facultés d'activité; nous ne tenons pas rancune à l'obstacle. Tels des enfants qui ont perdu la partie et qui sont, tout de même, bien contents d'avoir joué.

MOI

Il est vrai, l'homme veut gagner, toujours gagner et, vaincu, s'il ne souffre pas dans sa vanité, il souffre dans son orgueil.

LUI

Qui n'est pas un véritable orgueil. L'orgueil

digne de ce nom ne s'insurge pas contre les forces supérieures. Il cède au plus vite et rentre en lui-même, fier de ce qu'il est et dédaigneux de ce qu'il n'est pas. Votre orgueil humain n'est souvent qu'une folie aveugle. L'orgueil des dieux est clairvoyant. Mais qu'avez-vous besoin de nous connaître, puisque vous ne pouvez rien sur nous? Vos prières nous émeuvent comme vous le chant des oiseaux, selon notre humeur; nous les trouvons agaçantes ou agréables et, dans l'un ou l'autre cas, nous passons, en songeant aux affaires sérieuses, c'est-à-dire à vivre notre vie. Les dieux, mon ami, sont égoïstes, et s'ils s'occupent des hommes, c'est par caprice, pour varier leurs plaisirs. Vos joies, à vrai dire, nous touchent plus que vos chagrins et, si nous en avons le pouvoir, nous enverrions plus volontiers de nouveaux bonheurs aux

heureux que des joies aux malheureux. C'est que nous avons en grand mépris le désordre intellectuel et le déséquilibre de la sensibilité : or, le malheur est produit par ces deux troubles ou par l'un d'eux. Qui n'est maître ni de ses nerfs ni de sa pensée ne nous semble pas très digne de pitié. Le secours d'ailleurs lui serait inutile. Les consolations ne lui seraient que ce bref rayon de soleil qui passe entre deux nuages d'orage que le vent a séparés un instant. Et puis, nous n'y pouvons rien. Soumis, comme vous, au destin, nous contemplons le mouvement éternel des choses, d'un œil plus perspicace, mais aussi impuissant à en détourner le cours.

Pourtant je ne suis pas impitoyable. Le mal physique me navre, et c'est précisément celui qui échappe tout entier à mon pouvoir, celui qui est sans remède. La vie se dévore

elle-même éternellement. Tout organisme est une proie. Le vivant est mangé vivant. Tout animal est un festin et tout animal est un convive. L'état de santé, c'est quand il est festin. Les dieux n'échappent pas à ce dilemme; ils sont organisés pour être un festin durable, voilà tout. Ils résistent aux attaques des infiniment petits, comme une montagne résiste à une fourmilière. Mais que le temps passe, viennent les siècles des siècles, et les fourmis auront eu raison de la montagne, cependant qu'elles-mêmes sont destinées à périr sous d'invisibles morsures.

Nous verrons, comme je vous l'ai déjà dit, et cela me fait de la peine, l'humanité disparaître et avec elle toutes les espèces animales qui peuplent aujourd'hui la terre. D'autres formes s'élaborent dans les mystères de la matière éternelle. L'eau des

océans fermente et se gonfle de vie autour des pôles magnétiques. Ce qui naît se dresse infatigablement contre ce qui est né. La douleur de vivre, c'est la conscience obscure de se sentir mourir.

Mais quand je vois l'humanité disparaître, c'est d'abord à la manière des fourmis et des abeilles et de toutes les animalités jadis intelligentes et créatrices, maintenant réduites à la vie machinale. Vous deviendrez pareils à des horloges merveilleuses. Votre complexité mathématique fera l'admiration des intelligences qui auront succédé à la vôtre. Leur activité multiple et contradictoire s'arrêtera parfois, frappée de surprise, à contempler la sûreté de vos mouvements et vous serez encore l'un des termes, non plus le même, du problème émouvant de l'intelligence et de l'instinct.

J'ai pensé aussi quelquefois qu'il se ferait

sur votre terre un lent retour vers l'unité primordiale. Tous les organismes se résorbent dans cette gelée informe et pourtant vivante qui s'est différenciée peu à peu, au cours des temps, en milliers d'êtres dissemblables. Le mouvement, arrivé à son plus haut période, redescendrait. L'évolution se continuerait en régression. Le vertébré deviendrait l'annélide, l'annélide le rien qui rampe comme une tache d'huile à la surface de l'eau.

Quant à la destruction de notre monde solaire par un cataclysme, c'est une idée de théâtre, mais de théâtre possible. Elle est à la fois dramatique et vulgaire, à la portée de tous, sans intérêt philosophique ni scientifique. Le premier venu peut concevoir un choc et un éclatement, comme il conçoit un incendie, un naufrage ou une explosion. Si

c'est la vérité, elle n'a pas d'intérêt. La vérité est un pont qu'il faut passer pour gagner l'autre rive du fleuve.

Il se leva. Les jeunes femmes, enchantées, secouaient leurs robes et en arrangeaient les plis. Élise me jeta un regard tendre et rejoignit ses compagnes qui s'éloignaient déjà.

LUI

C'est cela. Marchons un peu. D'ailleurs, mon discours touche à sa fin. Nous avons remué beaucoup d'idées. En les remettant en place dans votre tête, vous les considérerez avec soin. L'ordre est presque toute la science.

Venez. Le matin va naître, le vrai matin, et je ne veux pas troubler les habitudes des hommes. Je ne l'ai jamais fait. Le devoir des dieux est de respecter la logique.

Nous fîmes une longue promenade le long des fraîches allées fleuries. Il me sembla que ce jardin familier devenait une forêt immense et magique. Les perspectives s'allongeaient sous de hauts arbres vers le cours lent d'un fleuve bordé de peupliers. Puis le fleuve disparaissait ; c'était une clairière où des chevreuils paissaient par troupes. Nous allions et les aspects changeaient sans cesse. A de certains moments je retrouvais le jardin de mes matinées d'été, avec ses pelouses, ses corbeilles, ses arbres d'où tombaient des tourterelles, ses allées, ses bancs ; il me semblait entendre le rire des enfants, les disputes des joueurs, le murmure des couples. Tout cela passait dans ma tête, accompagné de la parole de mon ami, et j'étais ivre d'amour, d'idées et de beauté.

LUI

Nous avons réglé quelques grandes questions selon la hardiesse logique de notre esprit...

MOI

Oh ! moi, j'écoute et je crois.

LUI

Un auditeur qui comprend, c'est la moitié du discours. Le solitaire s'enfonce et se perd dans le tourbillon de ses raisonnements. Un mot, un regard même suffisent à lui rendre son équilibre.

Je disais donc que nous avons fait comme les philosophes. Nous avons résolu les grandes questions de la métaphysique en les attaquant par la tête, c'est-à-dire par la partie

qui est inattaquable. A leur affirmation d'un dieu absolu et en même temps conscient, nous avons opposé, comme c'est notre droit, une négation simple et catégorique. Nous pourrions reprendre l'attaque par l'autre bout, partir de nous-mêmes, chercher notre cause, trouver Dieu, puis chercher la cause de Dieu, et ainsi de suite à l'infini. Si grand que l'on conçoive un nombre, un nombre plus grand est toujours possible. Ainsi ce Dieu terrible, à mesure qu'on s'approche de lui, recule dans les profondeurs des abîmes, et l'intelligence lassée, comme un chasseur qui cède aux ruses de sa proie, se replie, rentre à la maison, et pense à son souper, c'est-à-dire à la vie pratique.

Ces jeux subtils donnent à l'esprit des habiletés de jongleur. Ils ne sont ni sans agrément, ni sans utilité, mais ce sont des jeux.

On y peut trouver l'ivresse, mais non point le bonheur. Or, le bonheur est la grande affaire. Il faut être heureux. Bornons-nous donc à affirmer que le monde n'est point gouverné par une intelligence infinie à la fois et consciente. Faute d'un autre mot, restons-en à l'idée de hasard, comme au temps de mon cher Épicure. On n'a rien trouvé de plus beau, ni de plus clair, rien qui satisfasse mieux l'esprit d'un homme ou l'esprit d'un dieu. Cela revient à dire : ce qui est, est. Cette proposition simple n'admet aucune objection ; elle défie tous les sophismes et tous les artifices.

L'idée de Dieu n'est que l'ombre de l'homme projetée dans l'infini. Servez-vous de ce mot comme réfutation suprême et vous trouverez peu d'esprits capables d'en débrouiller le sens, ou seulement d'en goûter l'ironie.

Je ne vous parle pas du dieu des nourri-

ces, des petits enfants pas sages et des bons ouvriers. On s'amuse parfois à raconter ma survenue sur la terre et l'on me voit, en ces pauvres récits, buvant du vin bleu, bavarder avec les ménagères, encourager les grèves, chanter l'internationale, blâmer les robes de soie, les fourrures et les gants blancs. J'apparaîrais aux populations émerveillées tel qu'un jocrisse éméché et bon diable, cependant qu'à ma vue les hommes civilisés s'enfuient à toutes jambes, cédant la place à la canaille. L'idéal divin des prêtres ne diffère pas beaucoup de celui-là et, après tout, si j'avais à choisir, j'aimerais autant peut-être la compagnie des ouvriers que celle des séminaristes. Mais je ne me suis jamais communiqué à de si humbles appétits, et d'ailleurs je ne suis pas Dieu, je ne suis qu'un dieu. C'est pourquoi je ris de la confusion des catéchismes, des

rêves pieux aussi bien que des rêves révolutionnaires. Je ne puis rien, mais je ne n'ai jamais désiré ni le règne de l'égalité ni celui de la sainteté. J'aime mieux respirer vos fleurs que vos âmes et vos femmes que vos intelligences. Vos fleurs ! Vous le dirai-je ? Nous n'avons pas de fleurs ; nous n'avons que celles qui fleurissent naturellement nos champs sans culture, nos forêts sans chemins ! Les dieux ne travaillent pas...

Mon maître cueillit une magnifique rose nacrée, une rose belle comme un visage de femme, et il resta longtemps silencieux. Je compris qu'il réfléchissait. Il murmurait :

« Travail : cette rose est un travail... »

Il la comparait dans son esprit aux grâces frêles de l'églantine.

LUI

Tout est contradiction. Je veux me taire. Ceux qui ont créé cette rose ne sont pas ceux qui en jouissent. Un salaire n'est pas l'équivalent du bonheur que j'éprouve à la respirer ; et moi, je n'ai rien fait que de passer et de la cueillir. Des hommes se révoltent. Comment les empêcherez-vous de se révolter ? Ils ont raison.

Il s'arrêta, regardant, mais sans le voir, le paysage délicieux qui nous entourait. Le silence émouvant n'était troublé que par le murmure des abeilles, les cris aigus des petits oiseaux ou la chute légère des colombes qui tombaient des arbres avec un bruit de robe de soie.

Je mâchais des brins d'herbe, ayant, moi aussi, l'air soucieux, mais je ne pensais presque à rien.

LUI

Ils ont raison. Et pourtant la révolte est inutile. Elle est laide. Le bonheur n'est pas là. Il faudrait trouver l'équilibre. Vous ne savez pas vous reposer. Je n'ai point méprisé le travail, tantôt, j'ai vanté la paresse. Prenez ces deux idées, tressez-les ensemble harmonieusement. Votre vie, même si brève, vaudrait la nôtre, si vous arriviez à unir ces deux alternatives. Ce sont les mêmes qui devraient tour à tour se reposer et travailler. Mais, se rendre digne du loisir ! Il faut peut-être, pour savoir ne rien faire, plus d'intelligence et plus de courage que pour savoir travailler.

L'état présent ne peut pas durer. Mais

sait-on jamais ? Et s'il durait, par hasard ? Alors, il se formerait parmi les hommes deux castes. Elles existent en esquisse ; elles existeraient en dessins précis et à violents contours. Il serait presque impossible à un esclave de devenir un maître. Mais un maître pourrait toujours devenir un esclave. Vos maîtres du jour ne sont que des esclaves qui, un moment affranchis, retomberont nécessairement dans la servitude qui est leur destinée.

Vous voyez, je m'amuse à prédire. Pourtant je ne connais de l'ordre des choses que ce qui en apparaît aux yeux de tous. Ne prenez pas mes paroles trop au sérieux. En somme, depuis que les hommes ont eu des lois, ces lois n'ont pas varié. Votre évolution, dès ce moment, était sans doute achevée. Vous ne pourrez peut-être plus jamais vous modifier, sinon par des moyens extérieurs.

De là, la nécessité des progrès matériels, qui ne sont que de grandioses vanités. Au bout des voyages les plus rapides, l'homme et la femme se retrouvent face à face, cherchant dans les yeux l'un de l'autre des motifs de vivre, c'est-à-dire le bonheur.

La terre vous est devenue une cage étroite. Pourtant, c'est votre cage, oiseaux, et il vous est défendu d'en sortir. Vous pouvez la peindre des couleurs les plus tendres ; c'est une cage et c'est votre cage. Vous n'irez plus au ciel, les étoiles sont tombées. Ce ciel, dont rêvait l'enfance de l'humanité, s'il est un paradis, toutes les places y sont prises. Nous n'avons pas besoin de vous, et nous sommes bien où nous sommes : nous ne vous céderons jamais la place. Et puis, à quel moment voudriez-vous entreprendre le voyage ? A votre mort ? Quand on est mort, il est un

peu tard pour voyager. L'immortalité de l'âme fut sans doute le chef-d'œuvre de l'imagination ecclésiastique. Avec cette vérité dans sa poche, on peut ambuler dans tous les pays et trouver partout des serviteurs. La femme qui a perdu son amant baise les pieds de l'imposteur qui lui promet le renouvellement, dans l'au-delà, de ses félicités temporaires. Le prêtre tend son soulier avec nonchalance. Ce sont les plus heureux des hommes, car ils ont fini par croire à une fable si productive. Comment nieraient-ils la beauté et la vérité de cet arbre merveilleux dont les fruits sont à la fois de l'or et de l'amour ?

Les prometteurs de paradis terrestre ne sont pas moins néfastes à l'énergie humaine. Eux aussi enseignent le sacrifice et qu'il faut mépriser l'heure présente, marcher et travailler les yeux fixés sur l'avenir. Prêtres de

la religion, prêtres de la politique, tous vendent très cher les billets d'une loterie que l'on ne tirera jamais. Le savent-ils ? Les marchands de peut-être ne sont pas nécessairement des marchands de mensonges. Certains sont les premières dupes des secrets dont ils ont hérité, et ils se font victimes pour la vanité de conduire au sacrifice une plus nombreuse troupe de victimes.

Une tradition vous encourage à honorer le martyr de sa foi. Le martyr n'est qu'un entêté. Il a tort puisqu'il est vaincu. La mort qui le menace lui devrait éclairer l'entendement.

Le sage n'a qu'une croyance : soi-même ;
le sage n'a qu'une patrie : la vie.

Ne croyez pas que je vous enseigne là l'égoïsme vulgaire des comédies et des chansons à boire. Soit, cela peut comprendre un monde.

Il n'y a de solitaires que les brutes. La sensibilité d'un homme est une surface dont lui seul est capable de mesurer l'étendue. Un être comprend souvent plusieurs êtres. S'il n'en comprend pas au moins deux, ce n'est ni un humain, ni peut-être un animal, c'est une des pierres du chemin sous les pieds des autres hommes. Le véritable égoïsme est une harmonie.

Mais cette harmonie, il faut la composer soi-même, la tisser de ses propres mains. Recevoir le bonheur tout fait, ce serait tendre le cou à la corde. Le christianisme a trouvé une formule très belle : faire son salut. C'est là une œuvre personnelle. Si l'on vous propose une méthode, examinez-la. Si l'on vous offre le salut tout préparé, détournez la tête : le mets est empoisonné.

Aussi, je ne vous apporte aucun comman-

dement. Je vous soumets un système : vivre sa vie. Que vous importent les mouvements du monde qui n'atteignent pas votre sensibilité? Gardez vos larmes pour vos propres douleurs et pour celles qui vous égratignent en passant, comme des ronces. Il n'y a point d'autre morale que celle-ci : vaincre la douleur. Si elle vous blesse, taisez-vous, et songez à votre revanche. Des mots sont des pièges. Solidarité? Avez-vous senti la piquûre? Non? Alors, vous n'êtes passolidaires. Ne jugez pas par l'intelligence les choses de la sensibilité, et quand il s'agit de comprendre, soyez insensibles à tout ce qui n'est pas la raison.

MOI

Mais comment vaincre la douleur ?

LUI

La douleur physique, c'est l'affaire de vos

médecins... Le remède de la douleur morale, c'est la confiance en soi. Consentir à la douleur, c'est accepter la pire des humiliations. Souffrir d'une femme, c'est se rendre l'esclave d'une femme. Mais il est des moments où il doit être doux de ne pas nier sa douleur. On s'en fait une volupté.

MOI

J'ai connu de tels moments.

LUI

Il y a des maux invincibles. Alors l'idée que la vie a une fin aidera à supporter le poids. Enfin, mon ami, il y a l'acte suprême que blâme votre morale résignée, l'acte dont la vision donna tant d'énergie à la vie insoucieuse des anciens : il y a le suicide.

Le suicide est un monstre qu'il faudrait

s'habituer à regarder avec calme. Comparé à certains maux physiques, à certaines douleurs, à certaines déchéances, il apparaîtrait bientôt tel qu'un ami, très laid, mais cordial. Ne mérite-t-il pas les noms les plus doux? N'est-il pas le consolateur? N'est-il pas la délivrance?

Mais il ne faut pas jouer avec le suicide. Les enfants amoureux en ont fait un geste puéril comme leur âme. Ce refuge suprême des grandes douleurs ne doit pas être le remède des petites déceptions. Si votre morale, au lieu du rôle taquin d'une vieille fille jalouse, avait choisi celui d'une amie aimable et prudente, elle vous aurait enseigné l'art de lutter avec le destin, et la feinte suprême, qui est de s'évanouir en fumée, quand ses étreintes sont cruelles et invincibles. C'est une idée singulière que d'avoir fait du suicide une lâcheté. Elle s'explique dans l'ordre des

croyances religieuses ; elle est folle pour qui ne croit ni à la survie des âmes ni surtout aux compensations futures.

Puisque, volontaire ou involontaire, mon ami, la mort est votre destin, au moins vivez. Ne regardez pas toujours à vos pieds, mais ne regardez pas trop loin devant vous. Naître, paraître, disparaître : oubliez le dernier terme. La sagesse humaine est de vivre comme si l'on ne devait jamais mourir, et de cueillir la minute présente comme si elle devait être éternelle.

MOI

Si la minute présente pouvait durer toujours !

LUI

Pourquoi pas ? Combien de temps avez-

vous passé avec moi ? Le savez-vous ? Deux heures ou une éternité ?

MOI

Il me semble que je vous ai toujours connu, toujours vu, toujours entendu.

LUI

Eh bien ! voilà comment il faut vivre.

MOI

Vous qui déniez aux hommes l'éternité bienheureuse, vous la leur donnez par votre présence et par votre parole ? Qui êtes-vous donc ?

LUI

Ne vous l'ai-je pas dit ? Voyez, il doute déjà.

MOI

C'est que je suis trop heureux.

LUI

Pauvres hommes, les sensations divines sont trop fortes pour la fragilité de vos nerfs. Que feriez-vous d'une éternité? Vous la passeriez à trembler de la perdre. Le bonheur, pour vous, ce n'est pas la possession, c'est le désir. Quand vous n'avez plus rien à désirer, l'ennui vient s'asseoir sur vos genoux et lentement vous écrase. La femme qui vous a énivré vous est plus lourde qu'une montagne, quand l'ivresse se dissipe, et vous gémissiez si la tête, encore mouillée de vos baisers, s'appuie avec trop d'amour sur votre bras ou sur votre épaule.

Vous ne trouvez le bonheur qu'en fermant

les yeux ; en les rouvrant, vous trouvez l'en-nui. Puisque vous ne savez pas vivre, rêvez, croyez. Il vous serait agréable, n'est-ce pas, de pouvoir douter de mes paroles ? Eh bien ! je vous le permets. Faites comme tant d'autres hommes. Acceptez la pratique d'une croyance qui vous fait rire et d'une morale que vous méprisez...

MOI

Non, non, je suis libre ! Vous avez délivré mes mains, vous m'avez appris à respirer.

LUI

Eh ! La méthode que je vous propose n'est pas si mauvaise ! Je crois même que de toutes celles qui peuvent régir la vie d'un homme sage, c'est la plus voluptueuse. Si le doute n'a plus de place dans votre intelligence,

mettez-le dans vos actes. Connaissant la vanité de tout, des religions, des philosophies et des morales, soumettez-vous extérieurement aux coutumes, aux préjugés, à la tradition. Accordez votre démarche au rythme de l'esprit public.

MOI

Quoi ! La soumission ?

LUI

Préférez-vous la révolte ?

MOI

Je ne suis pas un esclave.

LUI

C'est bien. La liberté est une joie intérieure. On est d'autant plus libre qu'on cher-

chemoins à le paraître. Une femme est moins belle quand elle a divulgué sa beauté. Un homme est moins libre quand il fait parade de sa liberté. Il faut cacher ses bonnes fortunes.

Mon ami, je vous ai exposé la philosophie des dieux. Acceptez-en la méthode si vous vous sentez la force de la suivre sans désespoir. Nous sommes, et cela nous suffit. Pouvez-vous en dire autant, vous qui ne pouvez faire un pas vers le bonheur sans en faire un vers la mort ? Espérez, si vous avez besoin de l'espérance. Buvez, si vous êtes altéré. Croyez-vous que je raille et qu'après vous avoir traité en dieu je vous traite en homme, puis en enfant ? Non. La vérité est que toute question reçoit aussitôt dans mon esprit toutes les solutions différentes et même contradictoires qui la peuvent résoudre. Je vois, le croiriez-vous, d'un même coup d'œil les six faces du

cube! Je sais que ce qu'il y a de moins raisonnable, c'est la raison; je sais que rien n'est plus cruel que le sentiment. Il n'est pas un de vos systèmes dont je ne fasse le tour en deux ou trois pensées. Ce sont de curieuses ruines; quelques-unes attirent encore une telle affluence de peuple que l'on oublie que ce sont des ruines. Faites des voyages, faites des pèlerinages. J'ai favorisé le matérialisme d'Épicure, le christianisme de saint Paul, le panthéisme de Spinoza. Vous ai-je parlé de Spinoza? Je l'aimais beaucoup également. Nous buvions du lait en découvrant l'identité de la réalité et de la perfection. C'est un des deux hommes parfaitement heureux que j'aie connus; l'autre fut Épicure. Spinoza trouva le bonheur dans l'ascétisme; Épicure, dans la volupté. Ils vécurent tous les deux en souriant. Je les re-

grettai pareillement. Voilà deux maîtres pour les hommes et plus près des hommes que moi-même.

Je me souviens de l'une des propositions de Spinoza : « Chacun désire ou repousse nécessairement, d'après les lois de sa nature, ce qu'il juge bon ou mauvais. » Ce qui veut dire : chacun désire naturellement être heureux. Grande naïveté, grande vérité : il n'y a pas d'autre philosophie, il n'y a pas d'autre méthode. La vertu, c'est d'être heureux.

Ils sont donc bien méchants, ceux d'entre vous qui, détenant le pouvoir, c'est-à-dire la force, en usent pour interdire aux hommes l'accès de la route qui leur déplaît à eux-mêmes ? Quoi ! j'aurais usé de mon pouvoir pour détromper Cécile dont les baisers innocents étaient des prières, dont la vie était une promenade heureuse vers le martyre et vers

le ciel ! Quelle infatuation de se croire en possession de la vérité, et ensuite quel enfantillage de croire que la vérité est nécessairement utile ! Mon ami, ce qui est vrai est vrai, ce qui est beau est beau, et il n'y a entre ces termes et entre tous ceux que l'on pourrait insérer là, aucune relation nécessaire. Je souris des illusions humaines, mais je ne voudrais pas les unifier en une seule illusion obligatoire.

Vous aimez Élise, obéissez à ses désirs, même s'ils vous paraissent absurdes. Elle fera de même pour vous, et vous goûterez tous les deux de grandes joies.

Nous étions revenus peu à peu vers notre point de départ. Les jeunes femmes nous rejoignirent près du jardin des roses. Une lumière différente avait remplacé l'éclat prin-

tanier qui nous environnait. Le vrai matin venait de naître, un matin d'hiver clair et froid. Je voulus cueillir une rose, elles disparurent comme j'allongeais la main. Élise prit mon bras et se serra contre moi.

ÉLISE

J'ai froid.

Je doutai de sa divinité, je doutai de moi-même, de la nuit enchantée et lumineuse que je venais de vivre. Les derniers propos de mon maître troublaient la certitude qu'il avait d'abord établie dans mon esprit. Je redevais un homme, moi qui m'étais cru un dieu !

LUI

Voilà l'effet du doute. Vous ne croyez donc plus en moi ?

MOI

Je crois en vous.

Aussitôt, les choses reprirent leur aspect magique et je me retrouvai heureux. Je serrai doucement le bras d'Élise, elle me regarda avec tendresse.

Cependant les deux jeunes amies, qui marchaient devant nous, avaient découvert l'escalier du Musée. Nous les suivîmes. Elles examinaient en silence la nudité froide de toutes ces femmes de pierre, mais parfois je les entendais rire.

ÉLISE

Enfin, on voit vos femmes.

MOI

Ce ne sont pas nos femmes. Ces figures représentent l'idéal que nous nous faisons des déesses.

ÉLISE

Vraiment, celle-ci me ressemble.

MOI

Il y a des femmes aussi belles que cela parmi nous, mais on ne les connaît pas. Chacun de nous croit avoir tenu dans ses bras la plus belle du monde ; quand il réfléchit, il n'en est plus bien sûr, car, au fond de son désir, une image se forme sans cesse et sans cesse s'évanouit dont aucune créature ne peut égaler la beauté.

ÉLISE

Ainsi la réalité vous déçoit toujours. Comment faites-vous pour être heureux ?

MOI

Nous avons le désir.

J'avais parlé comme un homme, et non comme celui dont la maîtresse est une immortelle. Élise paraissait indifférente à l'obscur douleur qui assombrissait mes paroles.

Ma nature maintenant était double. Quand je pensais à mon maître, à Élise, aux heures passées dans ce jardin, je me sentais caressé et soulevé par de tièdes ondes de joie ; quand je considérais les choses de la terre, j'avais froid et j'étais triste.

Elise me quitta encore une fois pour aller

rejoindre ses compagnes. Mon maître m'appela. Il s'était assis à l'entrée de la salle et ne regardait rien.

LUI

J'ai encore quelques paroles à te dire, et ce sont les plus importantes. Il faut que tu oublies notre conversation.

MOI

Maître, c'est impossible. Elle fait partie de moi-même, elle est entrée dans ma chair, dans mon sang et dans mes os.

LUI

Eh bien, tu sauras alors que j'aurais pu te dire tout le contraire, et que cela aurait été aussi la vérité. Un autre dieu peut descendre et te parler et te donner un autre enseignement. Auquel ajouteras-tu foi ?

MOI

Maître, vous me troublez. Un tel miracle peut-il se renouveler ?

LUI

Quand on croit au miracle, il peut devenir quotidien. Tu vois, tu ferais mieux d'oublier.

MOI

Je n'oublierai pas.

LUI

Et si je te prouvais que je n'existe pas, que je ne suis qu'une partie de toi-même qui répond à une autre partie de toi-même ?

MOI

Maître, je crois en vous, et non pas en moi-même.

LUI

Voilà l'homme selon la véritable nature chrétienne, l'homme d'après le péché ! Vous ne vous laverez jamais du péché, ou plutôt vous ne vous laverez jamais de la pénitence. Pourquoi ne me tiens-tu pas tête ? Que l'homme est donc devenu un animal domestique ! N'as-tu pas, au fond de ton cœur, un désir secret ? Le dieu que je t'apparais satisfait-il pleinement ton besoin d'adoration et d'humiliation ? Parle, mon ami, je suis celui que tu désires que je sois. Choisis. Les fantasmagories sont à tes ordres.

MOI

Eh bien, oui, j'aurais voulu que vous fussiez Lui, que vous acheviez à mes yeux les légendes de mon enfance... Mais vous avez

parlé et je ne crois plus qu'en vous, en vous seul.

LUI

Choisis. Il est encore temps. Choisis.

MOI

J'ai choisi.

Au même instant, toutes délices s'évanouirent et je me sentis malade, de ce mal accablant qui suit les nuits de débauche. Rien n'avait changé autour de moi, cependant, et j'étais debout parmi les mêmes marbres, mais glacés, et qui me faisaient presque honte et presque peur. J'entendais dans la salle voisine les rires des jeunes femmes, mais ils me semblaient venir d'un troupeau de filles. Mon maître, toujours assis là, me regardait, mais avec des yeux où je croyais voir je ne sais

quelle moquerie cruelle, je ne sais quels reproches tristes. Une angoisse m'éprouvait, je respirais mal, j'avais froid, le souvenir de mes luxures nocturnes me dégoûtait le cœur. J'allais peut-être m'évanouir, quand mon maître parla.

LUI

Tu as donc choisi. C'est bien. Adieu.

MOI

Oh ! non ! Pas encore !

LUI

Voudrais-tu saluer ces charmantes jeunes femmes ? Les voici.

Je les vis s'avancer vers moi, nues, et souriantes, de la tête aux pieds, d'un sourire

docile. Elles se tenaient par le cou, leurs bras emmêlés, comme les trois Grâces, mais leurs hanches balancées par un rythme mauvais.

MOI

Qu'elles sont laides ! Sorcières !

LUI

Ce sont tes péchés.

MOI

Je les déteste.

Elles se tournèrent et s'enfuirent. Leurs croupes, jointes comme trois visages curieux, faisaient une figure obscène et singulière.

LUI

Les femmes sont de la métaphysique.

J'étais trop tourmenté pour comprendre cette parole. Je pensais à Élise, que je venais d'aimer si passionnément, et je pleurais de la revoir ainsi. Je pleurais aussi sur moi-même et sur ma luxure.

LUI

Les femmes sont des créations de la sensibilité, de l'intelligence, de la foi; cela dépend des moments, cela dépend des hommes. De la déesse à la fille de harem public, la différence est faite par l'idée de péché. Pécheur, tu vois des courtisanes là où, dieu, je vois des divinités. Le monde est ce que tu le fais, créateur sans le savoir. Puisque tu as choisi, adieu, adieu!

MOI

Élise!

Celle que j'avais aimée, celle que j'aimais toujours, accourut vers moi, pareille à la jeune femme qui avait tant ému mon cœur. Elle me tendit les mains et les lèvres, comme au retour d'un voyage, et elle me serra passionnément dans ses bras.

LUI

Tu n'avais donc pas choisi?

MOI

Je ne puis me séparer de celle que j'aime.

ÉLISE

Je reste parmi les hommes.

LUI

Toujours?

ÉLISE

Je reste.

LUI

Je reviendrai te chercher. Adieu donc, mon ami, et, cette fois, vraiment adieu. Tu cherchais la vérité et tu as trouvé l'amour. Adieu.

Élise m'entraînait. Vers la porte, je me retournai. Mon maître avait disparu.

Cette séparation, à laquelle je m'attendais, ne me causa qu'un chagrin bref. Je tenais Élise par la main, je tenais une certitude.

Nous allions maintenant, silencieux, le long de la rue déserte. La joie qui emplissait mon cœur éclairait le ciel, les arbres, les maisons et tout le reste.

Bientôt, comme le premier couple venu, après une promenade matinale, nous rentrâmes chez nous. Élise, à aucun moment, n'eut l'air d'une étrangère.

Notre journée fut brève, celle de deux amants attentifs à vivre. Mon amie accédait à tous nos usages. Sans le souvenir de la nuit de magie qui me l'avait mise entre les bras, je n'aurais pas différencié sa grâce divine de la grâce parisienne.

Nous nous couchâmes de bonne heure. Livrés à ce complet abandon des amants qui peuvent enfin jouir l'un de l'autre sans contrainte, nous fîmes avec une joie profonde la découverte de nos âmes et de nos corps. Il nous semblait bien que nous nous étions connus toujours, appartenus toujours; il nous semblait aussi, à chaque baiser, que nous nous touchions pour la première fois : ces sentiments contradictoires, mais également doux, augmentaient notre ivresse, la tête nous tournait, nous ne trouvions plus les paroles de nos idées et nous disions force enfantillages.

Je ne perdis pas la raison, cependant, au point d'oublier que, seul parmi tous les hommes, sans doute, je tenais en mes bras une immortelle. Beaucoup d'orgueil se mêlait à mon amour et aussi beaucoup de curiosité.

Ma déesse ressemble beaucoup à la Vénus du Giorgione. Pendant que j'écris ceci, elle dort dans la même pose, son bras droit replié sous sa tête, la main gauche appuyée sur son secret. Le corps est fuselé, les seins sont deux coupes renversées; la figure, d'un ovale pur, a un grand charme avec sa bouche très rouge et ses larges paupières baissées qui me cachent de beaux yeux d'un azur glauque et changeant. Elle a, de la tête aux pieds, le teint d'une blonde, mais cette blancheur est comme fondue dans le rose doré, parce qu'elle ne porte d'ordinaire que des voiles légers et

presque transparents. Ses cheveux ont cette couleur si rare de la châtaigne, couleur dont nous ne connaissons guère que le nom; mais ses sourcils sont beaucoup plus foncés, d'un brun très sombre, ainsi que les frisures de ses épaules, tandis que ses charmes les plus féminins se gonflent sous une dentelle de soie si doucement blonde qu'elle semble un rayon de soleil.

J'ai baisé avec piété le miracle de ses pieds frais comme une source et dont les ongles, sous ma lampe, brillaient comme des gouttes de rosée.

Elle reçoit les hommages, comme des caresses, et les caresses, comme une fleur reçoit la pluie vespérale. Elle est plus femme encore que les femmes les plus sensibles, plus frémissante que les violons les plus tendres. Le baiser que donne sa bouche a passé d'a-

bord comme une onde d'harmonie le long de tout son corps, et celui qu'elle accepte la fait fondre voluptueusement comme de la neige attardée au soleil.

O neige qui as l'odeur des violettes, ô chair qui as le goût des figues !

J'ai mangé et j'ai bu, et maintenant j'écris l'éloge de ma volupté, parmi quelques souvenirs métaphysiques. Elle m'a conté de la vie qui se mène là-haut, ou là-bas, quelque chose de plus que mon maître. Elle m'a dit que la volupté parfaite était un bien trop commun chez les dieux pour exciter beaucoup leur reconnaissance. Ils se promènent sous les arbres du verger et ils cueillent les fruits dorés que leur poids incline à portée de la main. Plus vives et plus sensibles, les divines femelles éprouvent parfois quelque dépit de ne pouvoir nouer leurs bras sur le mâle vaincu ; et

leurs yeux ont parfois de la mélancolie à voir s'éloigner des épaules légères que le bonheur n'a pas accablées, des genoux que n'a pas ployés la gratitude.

Nous parlons.

ÉLISE

Toi que j'aime, est-ce que tous les hommes te ressemblent ?

MOI

Les hommes ne sont pas des dieux pendant l'amour, mais ils sont des dieux après.

ÉLISE

C'est-à-dire des indifférents ?

MOI

Non, des satisfaits, des rassasiés.

ÉLISE

Ils n'ont donc pas toujours faim ?

MOI

Hélas ! Non.

ÉLISE

Mais, au moins, ils ne dédaignent pas la bouche dont la salive les a énivrés ?

MOI

Ils en oublient jusqu'au goût !

ÉLISE

Eux aussi ? J'ai envie de pleurer.

MOI

Il y en a qui aiment les larmes.

ÉLISE

Tu aimes les larmes ?

MOI

Moi, est-ce que je sais? Quand on est heureux, on n'aime plus rien que son propre bonheur.

Là dessus, elle rêva longtemps, peut-être sans très bien comprendre, car il ne lui vint plus de paroles à la bouche, mais seulement des baisers. Comme elle joua avec mon corps! Que de grâces je reçus de ses curiosités! Notre amour eut beaucoup d'esprit et beaucoup d'imagination.

Avec les détails que je pus lui arracher, à nos moments lucides, sur la vie des immortels, je me fis de leur séjour l'idée d'un paradis terrestre dans le genre de celui dont nous parlent les légendes juives. Il est probable

que d'anciennes indiscretions avaient renseigné jadis quelque poète asiatique. L'esprit populaire, ami des confusions, plaça au début de notre monde un état paradisiaque qui est parallèle à notre monde et d'ailleurs fermé aux hommes. Les Grecs, avec leurs aventures des dieux parmi nous, ont deviné aussi un peu de la vérité qui venait de m'être révélée en ces deux nuits mythologiques. Je compris que les hommes n'inventent pas, mais qu'ils se souviennent. Comme je me réjouissais de participer à ces mystères ! Quels moments ! et comment en exprimer le parfum, comment en peindre l'éclat et la beauté ?

Je continuerai tous les matins à tenir le journal de mon bonheur sensible et de mes satisfactions intellectuelles. Amant d'une immortelle, je vois devant mon désir, jadis

triste, s'ouvrir enfin les arcanes. L'Arcane !
Car je sens que je vais entrer dans l'Unité.

Mais il y a longtemps que j'écris, je suis
las. Ma maîtresse m'attend. Elle dort, elle
dort toujours. Peut-être que l'on ne dort
pas, chez eux ? Elle goûte pour la première
fois le bonheur de ne pas vivre...

.
.
.

NOTE FINALE

On trouva M. James-Sandy Rose assis à sa table de travail, la tête appuyée sur son pupitre. Il semblait dormir, et il était mort. La plume, échappée à ses doigts, avait roulé à terre en laissant sur le papier une large tache d'encre. Après le mot *vivre* vient la première lettre d'un mot qui s'achève en un trait serpent. Cette lettre est sans doute un V, et peut-être, ce qui est assez dans sa manière, allait-il recommencer une phrase avec ce même mot *Vivre*, quand la mort l'a terrassé.

Tout ceci a peu d'importance. D'ailleurs, nous donnons le fac-simile de la dernière page de ce manuscrit dont l'aspect singulier a sans doute une valeur psychologique.

On a vu plus haut que la mort de M. J.-